

ESPÈCES, VOS

On les appelle « espèces invasives » : des animaux et des plantes auxquels les hasards de la mondialisation ou des changements climatiques permettent de prospérer là où ils étaient jusqu'alors inconnus. Pour beaucoup, ces émigrés illégaux ne méritent qu'éradication ou expulsion. Mais des voix s'élèvent contre une telle intransigeance. L'homme, espèce invasive par excellence, doit-il vraiment se poser en maître absolu de la nature ?

LAURENT CARPENTIER
PHOTOS **AMY STEIN**

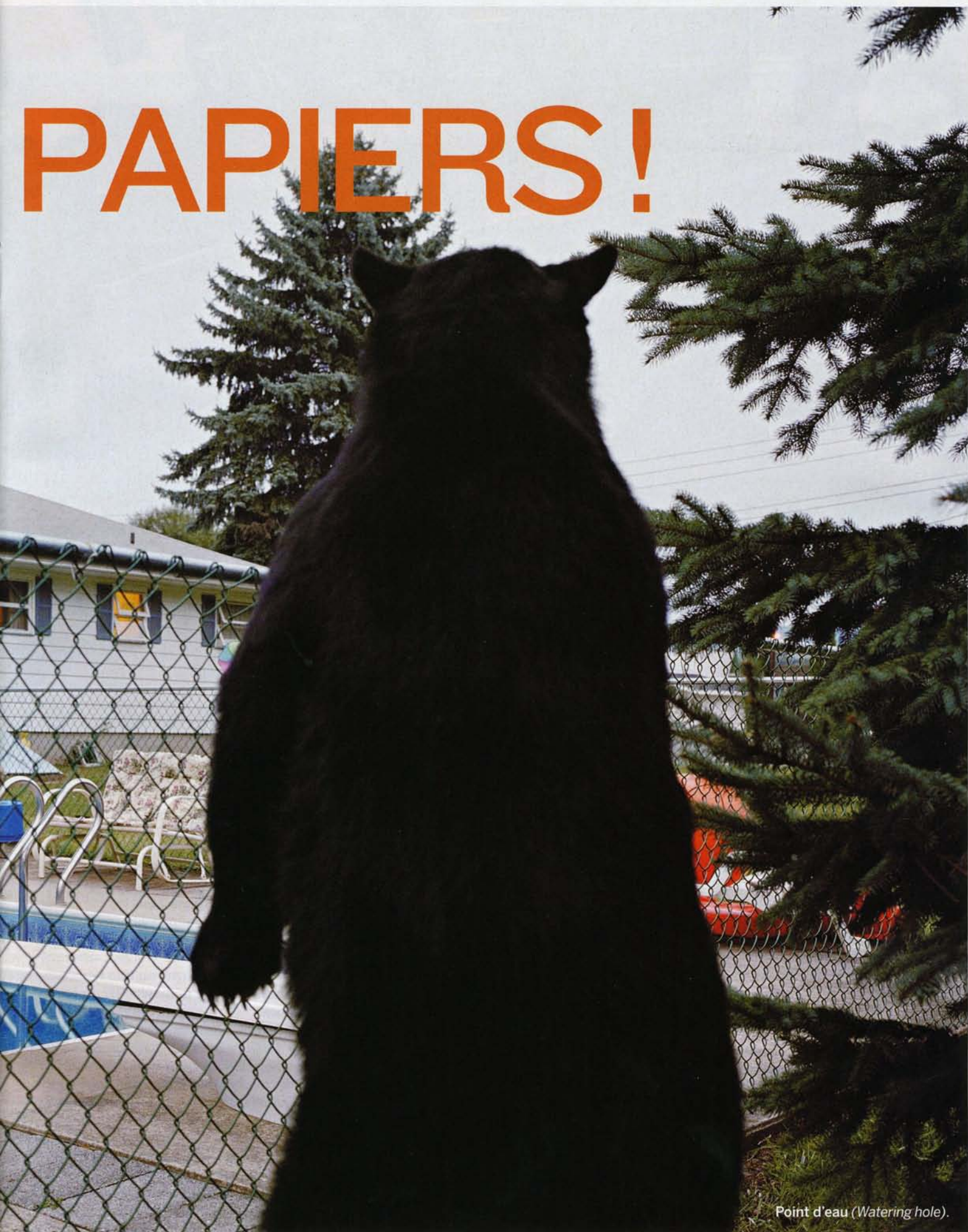
Les brumes matinales s'étaient depuis longtemps dispersées lorsque les gardiens de la réserve de Mullembourg, sur l'île de Noirmoutier, découvrirent le crime. Vers approximativement 9 heures, ce vendredi 9 juillet 2004, ils tombèrent par surprise sur deux ibis sacrés vautrés dans un carnage d'œufs. La couvée de sternes caugek avait été décimée.

Le procès fut mené rapidement. L'accusation expliqua sans difficulté que l'ibis sacré, ramené d'Afrique trente ans plus tôt par un couple de riches zoologues – qui, bouddhistes, l'avaient laissé se développer en semi-liberté dans leur manoir –, s'était tellement plu sur nos terres que sa descendance menaçait désormais l'équilibre naturel de notre faune. Pire : à en croire des études faites par les équipes scientifiques du Cap, en Afrique du Sud, la « plasticité comportementale » de l'ibis sacré – 5 000 individus estimés en France de cette « espèce opportuniste » – en faisait un « prédateur potentiel ». L'avocat de la défense eut beau plaider l'erreur judiciaire – un renard était passé un mois auparavant, détruisant les couvées, et chacun sait que Goupil revient toujours sur les lieux de son crime –, ou vanter la grande sociabilité de cet échalas à plumes vivant en symbiose avec les spatules et en harmonie avec les aigrettes et les hérons, rien n'y fit. L'oiseau fut condamné à être exécuté – et pas seulement nos deux coupables mais toute l'espèce présente en France – par « *tir au fusil lors des passées vers le dortoir; tir à la carabine (tir précis et donc sélectif; avec modérateur de son, petit calibre et charge réduite) sur dortoir...* ».



AMY STEIN EST REPRESENTÉE PAR ROBERT KOCH GALLERY À SAN FRANCISCO, CLAMPART À NEW YORK ET POOL GALLERY À BE

PAPIERS!



Point d'eau (Watering hole).



Perturbation (Disturbance).



Hautes herbes (High Grass).

☛ Espèce invasive. Il suffit de prononcer le terme pour que, d'un seul coup, le couperet tombe. C'est le ragonnin qui envahit les marais de Vendée ; c'est la moule zébrée de la mer Caspienne qui, introduite dans la région des grands lacs d'Amérique du Nord, y bouche toutes les tuyauteries, poussant les entreprises à des programmes onéreux pour s'en débarrasser ; c'est l'écrevisse de Louisiane qui vient buter la nôtre hors de ses propres terres ; la jacinthe d'eau d'Amazonie qui a envahi le Mississippi, l'Indonésie, puis l'Égypte ; c'est la perche du Nil qui, introduite dans le lac Victoria, a proliféré : des 300 espèces de poissons qui lui préexistaient, seule une trentaine a résisté à sa suprématie conquérante... En quelques années, le phénomène est devenu aussi populaire chez les naturalistes que l'insécurité des banlieues chez les politiques : « peste », « envahisseur », « nuisible », « étrangère »... Notre survie est menacée par l'allochtone. Fermez les frontières !

UNE BANDE D'IMMIGRÉS

Quand il a débarqué en France en 1985, désertant le régime communiste bulgare, Varban Christov ne pensait pas qu'il en viendrait un jour, en Bretagne, à porter le drapeau de la révolte pour sauver une bande d'oiseaux immigrés venus de l'Égypte des pharaons. Il montre d'un doigt fébrile leurs grands corps blancs voûtés fouiller de leur nez crochu la vase des rias d'où la mer s'est retirée. Quand, dans l'Antiquité, les ibis arrivaient dans la vallée du Nil, les Égyptiens y voyaient l'annonce d'une bonne récolte. Assimilés à Thot – le dieu scribe, responsable dans le panthéon égyptien de l'écriture, des mathématiques et du temps qui passe –, leurs corps étaient em-

baumés et placés dans les tombes des pharaons. Mais depuis le XIX^e siècle, ils ont quasiment disparu de la vallée du Nil et aujourd'hui, dans le golfe du Morbihan, on les traque à la carabine sur les décharges et les grands arbres où ils ont trouvé refuge. 3 000 d'entre eux ont d'ores et déjà été passés par les armes.

« Sachant que la biodiversité diminue un peu plus chaque jour, une espèce devrait avoir le droit inaliénable d'aller vivre ailleurs ! Comment peut-on se proclamer ornithologue et décider de condamner une espèce en disant : "Elle n'est pas d'ici" ? Ils acceptent la cigogne, l'ibis falcinelle, l'aigrette – qui n'est pourtant pas là depuis longtemps – mais pas l'ibis sacré... C'est l'immigration choisie ! » Parce qu'ils ne sont pas d'accord pour « appliquer des frontières géographiques et politiques à une espèce quelle qu'elle soit », Varban Christov, peintre et ornithologue immigré, et Bertrand Deléon, directeur de l'école primaire franco-bretonne Diwann de Vannes, arborant fièrement pour boucler son ceinturon une croix celtique bien de chez lui, ont créé un très actif comité de soutien à l'ibis sacré.

« S'il y a perte de biodiversité, ce n'est certainement pas lui qui en est responsable, mais l'homme, la seule grande espèce invasive... Les zones humides, les prairies flottantes où se réfugient les colonies d'oiseaux, sont de plus en plus menacées. A Vannes, elles sont toutes comblées. On contourne les lois, on déclassé les terrains, parce que la pression immobilière est énorme. Il n'y a qu'à voir le prix des maisons ici..., argumente Bertrand Deléon d'une voix sage et posée, les yeux dans les jumelles. Alors on va chercher une raison à l'essoufflement des espèces rares, une raison qui ne soit ni l'homme ni l'économie au pouvoir ! Et là, l'ibis sacré devient un coupable idéal. »



Vous attendiez un débat scientifique, vous découvrez une querelle philosophique et morale. « Evidemment, le macrocosme naturel est une projection du microcosme social, sourit Donato Bergandi, philosophe des sciences qui officie au Muséum d'histoire naturelle. Depuis les présocratiques, Parménide, Héraclite, la règle sociale, la nomos, est la loi à partir de laquelle on interprète la nature. Difficile d'échapper à cet anthropocentrisme. » Autoproclamé gardien de la nature, l'homme s'affronte en d'infinis combats. D'un côté, on souligne l'aspect xénophobe d'un discours autoritaire qui programme l'éradication d'une espèce. De l'autre, on condamne notre propre incurie humaine dont il s'agit de réparer les erreurs.

C'est la « faute de M. Jourde » – du nom de l'impropre zoologue qui, en infiltrant l'ibis, a rompu l'équilibre naturel de Bretagne. Voici les ornithologues défendant les espèces faibles contre leurs terribles prédateurs : « Aujourd'hui, en France, on tue plus de grands cormorans que d'ibis sacrés... », affirme Pierre Yésou, ingénieur de l'Office national de la chasse et de la faune sauvage, qui fut l'un des auteurs du rapport incriminant l'ibis. Et les écologues se font les avocats d'espèces « spécialistes » aujourd'hui menacées par des espèces « généralistes » plus adaptées à l'uniformisation des paysages – le pigeon ramier, pour être très autochtone, est un sacré en-

vahisseur ! L'homme est bon et il veut sauver la Terre... Pourtant, on le sait, le monde n'est qu'une construction perpétuelle, un métabolisme en éternelle évolution et l'« équilibre naturel » un leurre, au mieux un état temporaire, une presque anomalie. Et que dire des espèces invasives ? De la courgette à la tomate, nous nous nourrissons d'immigration. L'extraordinairement ordinaire buddleia qui peuple nos jardins est une méchante invasive. Comme le robinier faux acacia, le chêne rouge d'Amérique ou le doryphore, ce terrible blitzkrieg allemand qui menaçait pendant quelques années nos irremplaçables pommes de terre qu'un certain Parmentier avait lui-même rapportées d'Amérique. Quant à la plus effrayante de ces étrangères, l'abominable *Caulerpa taxifolia*, qui défraya la chronique il y a vingt ans, on a fini par l'oublier : l'« algue tueuse de la Méditerranée » n'a en définitive tué personne.

REGARDER SUR LA DURÉE

« C'est vrai, les herbiers de posidonie que l'on pensait menacés et tous les poissons que l'on voit sur les mosaïques de l'Antiquité romaine – une vraie encyclopédie – sont toujours là... Mais une autre *Taxifolia* a fait son apparition », tempère Alexandre Meinesz. Professeur à Nice et spécialiste de la *Taxifolia*, cela fait cinquante ans qu'il plonge dans les eaux transparentes. « *Caulerpa racemosa* est plus embêtante, dit-il, elle est rustique, résiste au froid et fait une sorte de moquette verte sur les fonds marins. Il n'y a rien à faire, elle s'étend partout en Méditerranée et en est même sortie pour atteindre les Canaries. » S'il n'a pas encore tiré la sonnette d'alarme, le scientifique en est néanmoins convaincu : « En abolissant les frontières naturelles, l'homme abolit la biodiversité. On va vers une homogénéisation du monde vivant dans laquelle l'espèce la plus adaptée va l'emporter... C'est comme si on mettait toutes les espèces dans un shaker et qu'on regardait ce qui pousse. » Au

point que l'on devrait parler, selon lui, d'« involution » pour décrire un processus bien inverse à l'évolution, ce principe par lequel la vie s'est développée et adaptée à travers quelque quatre milliards d'années de cataclysmes et de glaciations.

La question partage la communauté scientifique, même s'il est désormais communément admis que les espèces introduites dans les milieux fermés – îles, mares... – s'avèrent des facteurs menaçants

« Une espèce devrait avoir le droit inaliénable d'aller vivre ailleurs ! Comment peut-on se proclamer ornithologue et décider de condamner une espèce en disant : "Elle n'est pas d'ici" ? »

VARBAN CHRISTOV, PORTE-PAROLE DU COMITÉ DE SOUTIEN À L'IBIS SACRÉ DE BRETAGNE

pour les écosystèmes indigènes ; quand celles qui se développent dans des milieux ouverts – les grandes plaines des Etats-Unis, par exemple – sont au contraire facteurs d'évolution positive... Pour autant, cette question a-t-elle aujourd'hui un sens ? Qui songe encore à éradiquer le ragondin ou l'écrevisse de Louisiane ? Que peut-on faire à l'heure de la mondialisation des échanges – quand les soutes des avions-cargos ➔

➤ Mais depuis la guerre, petit à petit, les paysans ont disparu. Du coup, la biodiversité est en train de changer. Il y a encore de l'aristoloche, une plante qui est mangée par les chenilles d'un papillon rare et protégé, ou de l'ophioglosse, une fougère très intéressante. Mais le genêt gagne, un jour cela deviendra de la forêt. Et dans deux cents ou trois cents ans, on aura sans doute là une riche faune forestière. Est-ce bien ? Est-ce mal ? Tout dépend de ce que j'ai envie d'avoir. Même au fin fond de l'Amazonie, les écosystèmes ne sont pas étrangers à ce que les hommes en font. Même la forêt vierge n'est pas vierge, manipulée par des siècles d'activité humaine. »

Quand il n'est pas en train de courir le Pérou ou l'Ardèche en quête de ses fascinants lépidoptères, Patrick Blandin travaille au sein de la très influente Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) à l'élaboration d'une charte éthique de la conservation, le « Biosphere ethics project ». Avec, chez lui, trois idées-forces qui ont valeur de programme :

1. Garantir la souplesse des équilibres écologiques pour préserver l'adaptabilité des espèces, c'est-à-dire le potentiel évolutif de la nature.
2. Accepter que les choses puissent changer, être différentes, contre une vision d'un monde fini que l'on chercherait sans cesse à réparer.
3. Choisir et décider localement, ce qui pose des problèmes évidents de gouvernance et d'expertise. « En tant qu'évolutionniste, je suis pour la libre circulation des espèces et sans doute

pourrais-je l'inscrire parmi les principes fondateurs d'une éthique de la conservation. Mais il faudrait que je lutte sacrément pour faire passer une telle idée : le primat de la valeur indigène est encore si fort ! Finalement nous sommes devant un problème culturel : voyons-nous le monde comme spatialement figé où tout franchissement de frontières serait anormal ? Pourquoi portons-nous un jugement positif sur certaines espèces et négatif sur d'autres ? C'est bien de la question des représentations sociales des espèces qu'il s'agit. Et je m'inquiète de l'invasion, notamment dans les milieux scientifiques et conservacionnistes, d'un vocabulaire connoté de violence. »

« Nous, les scientifiques, sommes persuadés que nous échappons à l'irrationnel, mais nous passons notre temps à faire des choix qui doivent bien souvent plus à l'affectif qu'à la raison. »

JEAN-DENIS VIGNE, ARCHÉOZOOLOGUE

peinture, a été utilisé pour bâtir les nations en y figeant une image délibérément choisie d'un pays, explique : « En France, comme chez moi au Danemark, le système scolaire canonise certaines descriptions artistiques de vos régions. Dès lors seront jugés authentiques les paysages qui correspondent à ces peintures... et non pas le contraire, les peintures qui correspondent à ces paysages... Un des motifs de la conservation de la nature n'est-il pas au fond de la faire



Crèche (Nursery).



Trésor (Prize).

correspondre à cette image, et ce dans un seul but : la cohésion sociale constitutive d'un pays ? »

Ainsi aujourd'hui les toits des fermes pyrénéennes sont forcément en ardoise, ceux de Provence en tuile, les maisons de Bretagne se reconnaissent à leur granit rose et austère, les goélands peuplent les paysages bretons et depuis des générations l'on fête le mimosa sur la Côte d'Azur. Pourtant il n'en a pas toujours été ainsi. Le torchis et le chaume ont préexisté aux tuiles ; le mimosa a été importé il y a un peu plus d'un siècle d'Australie (aujourd'hui sauvage, il est en train de devenir invasif, concurrençant dans les forêts le chêne et le pin d'Alep) et un ornithologue du XIX^e siècle débarquant aujourd'hui en Bretagne n'y reconnaîtrait pas ses petits tant l'avifaune en est changée... On a beau fêter cette année le bicentenaire de la naissance de Darwin, nous restons d'indécrottables fixistes. Comme si cela nous rassurait, comme si la permanence des choses était la seule manière de lutter contre la mort.

POLICE DES FRONTIÈRES

« Il y a une espèce de mythe qui se répand actuellement, c'est celui de la pureté des faunes. C'est une tarte à la crème. Si vous regardez la faune des grands oiseaux présents à Grand-Lieu, sur la dizaine d'espèces qui coexistent on n'en recensait qu'une seule en 1910 : le héron pourpré... », explique d'une voix triste Loïc Marion, chercheur du CNRS qui fut responsable pendant une vingtaine d'années de cette réserve naturelle située au sud de Nantes, devenue un repaire d'ibis sacrés au début des années 1990. « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il a la rage. Alors l'ibis est chargé de tous les maux : on dit qu'il

peut transporter des maladies, des parasites ; on dit qu'il met en péril des espèces protégées alors que, ironie de l'histoire, il mange de ces écrevisses américaines qu'on aimerait tant éradiquer... On a condamné une espèce alors que le dossier est vide : pour moi, on est déontologiquement en dehors des clous. Et je crains que des dérapages comme celui-ci soient de plus en plus fréquents. Car si, en l'occurrence, la décision a été validée par le Conseil national de la protection de la nature, un décret a annulé l'an passé cette obligation administrative et ce sont les préfets qui seront désormais en première ligne pour décider des mesures à prendre quand un groupe de pêcheurs, de chasseurs ou un promoteur immobilier déposera plainte... Le pouvoir des experts locaux va devenir incroyable. »

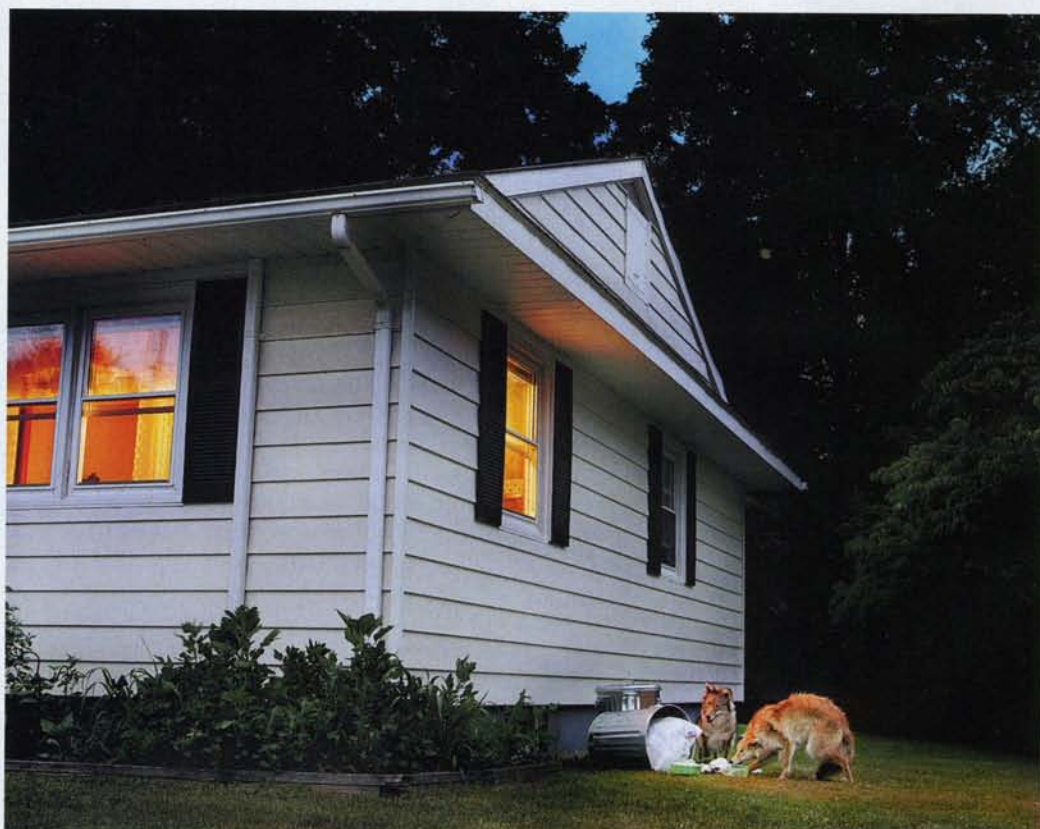
Convoqué à faire la police des frontières, voilà donc le scientifique dans l'obligation de définir son nouveau rôle. « J'ai longtemps travaillé sur le cerf de Corse, qui a disparu, explique l'archéozoologue Jean-Denis Vigne. Un jour, on m'a demandé mon avis quant à l'introduction du cerf de Sardaigne pour repeupler les forêts corses. Sans être de la même espèce, ils ont des similitudes. Or c'était là une question soit éthique, soit patrimoniale, sur laquelle je pouvais certes avoir un avis en tant que citoyen, mais pas en tant que chercheur. Nous sommes persuadés que nous échappons à l'irrationnel, principalement nous, les scientifiques, mais nous passons notre temps à faire des choix qui doivent bien souvent plus à l'affectif qu'à la raison. »

En attendant, en Bretagne, l'ibis pourchassé a commencé à se disséminer, lui qui, jusqu'ici vivant et se déplaçant en grands groupes, faisait une jolie cible. Et même ses plus ardents adversaires commencent à se demander si son éradication est encore un objectif atteignable. L'homme devrait pourtant le savoir, depuis le temps : les criminels ont la vie dure. □

LA PHOTOGRAPHE

Amy Stein, née en 1970, vit à New York. En 2006, elle a obtenu le prix du Guardian/Galerie Saatchi pour « *Domesticated* » (livre aux éd. Photolucida), la série dont Le Monde Magazine publie ici quelques images.

Prises dans la région de Matamoras, à l'orée d'une grande forêt de Pennsylvanie, ces photos cherchent à explorer la relation paradoxale de l'homme avec la nature « sauvage » – et inversement.



Mangeurs d'ordures (Trasheater).